

quelques définitions pour faciliter la compréhension de ce qui suit

Buttes anthropiques : au contraire des buttes nées de l'accumulation naturelle des matériaux, celles-ci sont le produit d'une action humaine. Un gros tas d'ordures permanent est une butte anthropique particulièrement précieuse pour les archéologues.

Carène : la forme la plus facile à réaliser pour une poterie est un volume simple : cône, sphère, tube, etc. Parfois, une rupture intervient dans le profil : lorsque cette rupture est très prononcée et située à peu près au milieu des corps, on parle de carène.

Coquillière : amas anthropique de coquilles, dû probablement à la consommation humaine. De tels amas existent en de nombreux points de l'Afrique.

Dégraissant micacé : l'argile, parfois — c'est souvent le cas en Afrique — contient, à l'état naturel, des paillettes de mica découpées par l'érosion. Ce « dégraissant naturel » a des propriétés très utiles pendant la cuisson des céramiques.

Embase : synonyme de fond ou de pied. Le vocabulaire, dans ce domaine, n'a pas encore trouvé l'unité souhaitée. Lorsque l'embase a un profil fait de plusieurs courbes superposées, on la dit parfois polylobée.

Engobe : composé d'argile finement broyée, en solution dans de l'eau — barbotine — et colorée très souvent par un oxyde de fer, l'engobe est déposé au pinceau, sur la poterie séchée, avant cuisson. L'engobe s'associe chimiquement à la pâte avant la cuisson ; il assure l'étanchéité de la poterie.

Fusaïole : objet de terre cuite presque toujours usé, parfois en pierre, ayant la forme d'une petite toupie ; traversée par un trou de quelques millimètres de diamètre où l'on enfonce une tige de bois qui reçoit le fil de coton, la fusaïole constitue le poids de base rotatif grâce auquel on enroule le fil fabriqué.

Herminette : outil de pierre ou de métal destiné au façonnement du bois.

Laitier : résidus de fusion de minerai de fer, toujours riche en silice. Cette pâte de « lave » ou de « verre » grossier, encrasse, en refroidissant et en devenant très dure, tous les orifices des fourneaux si l'on ne prend pas soin de l'évacuer à chaud.

Mangrove : formation végétale amphibie au bord des lagunes ou de la mer, qui comporte des palétuviers en grand nombre et abrite de nombreux animaux.

Mégalithe : monument composé de grands blocs de pierres bruts ou sommairement aménagés.

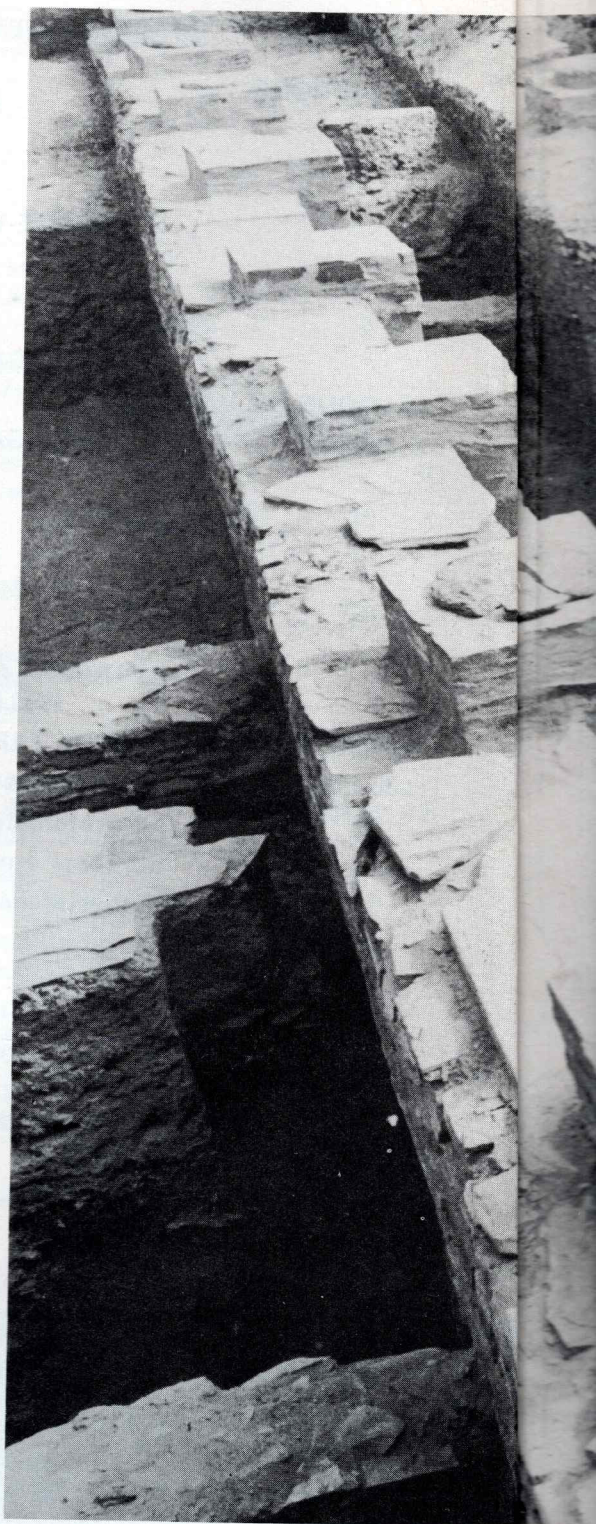
Potassium argon : méthode de datation en laboratoire : elle concerne les périodes très avancées de la vie de la Terre ; c'est grâce à cette méthode, entre autres, que l'on peut aujourd'hui évaluer l'âge de la Terre — au moins trois milliards d'années — et celle des matériaux rapportés de la Lune.

Radiocarbone : souvent abrégé en C 14, ce mot désigne une des méthodes de datation en laboratoire pour les objets sortis des fouilles et qui contiennent du carbone.

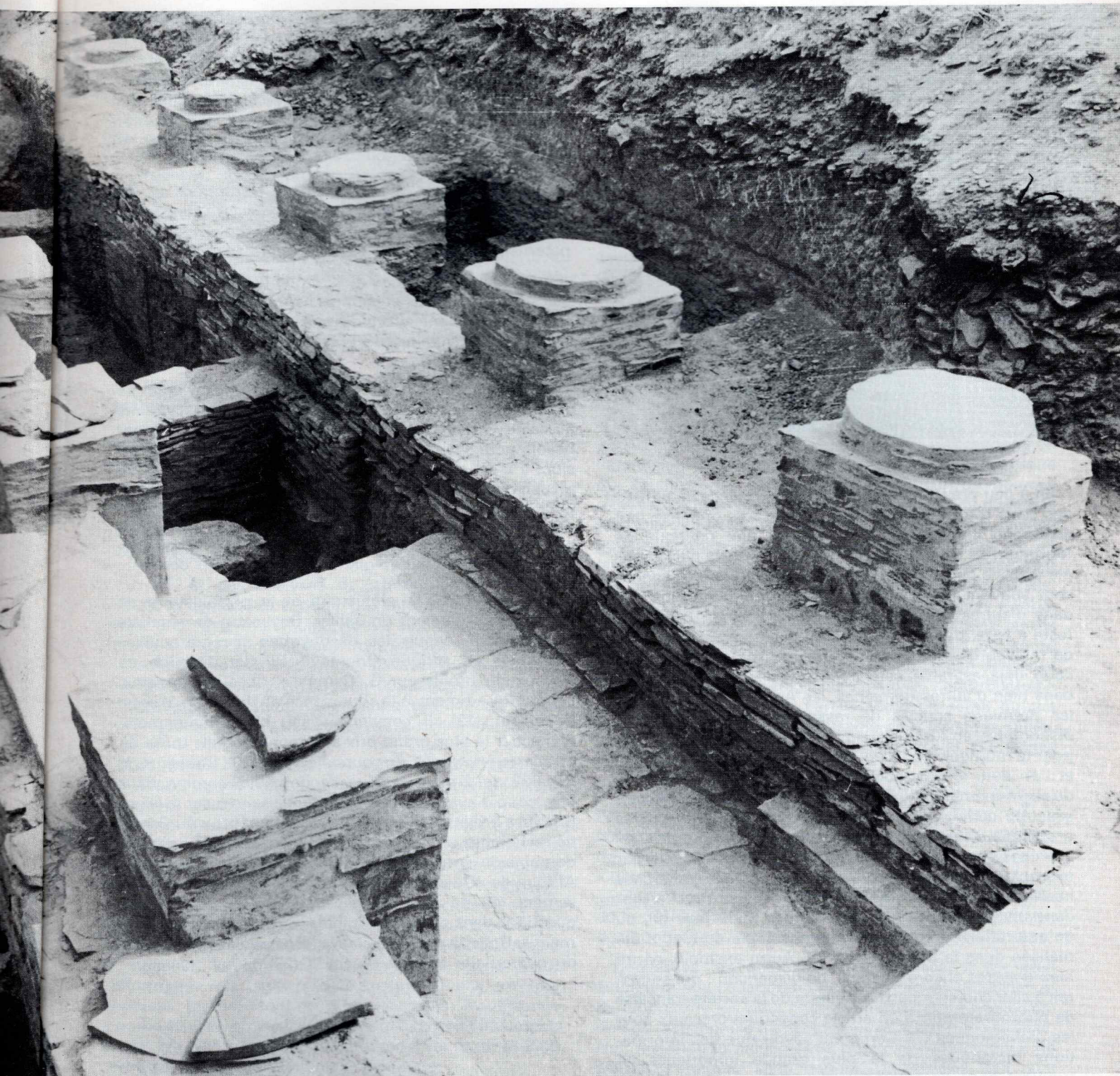
Thalweg ou talweg (orthographe simplifiée) : littéralement chemin de la vallée ; c'est l'endroit où coule, ou bien a coulé, un cours d'eau. Ce mot désigne non seulement la vallée proprement dite, mais aussi ses versants.

Thermoluminescence : procédé de datation de la terre cuite ; on peut en laboratoire connaître, avec une marge d'incertitude de l'ordre de 100 à 200 ans, la date de fabrication d'un objet de terre cuite retrouvé en fouille.

Tuyère : en terre cuite, entaillée dans une roche facile à travailler — le chloritoschiste à Madagascar —, ce long tuyau dont une extrémité pénètre dans le fourneau de fusion permet l'oxydation par ventilation naturelle ou soufflage.

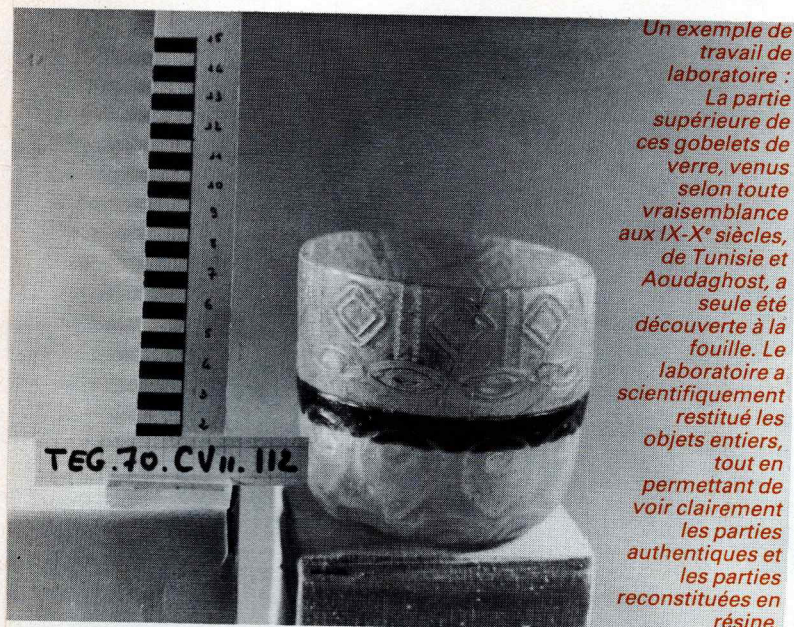


la recherche et sa contribution à l'histoire d



he archéologique tribution e de l'Afrique

La fouille fait apparaître des informations que ne fournissent ni les prospections magnétiques ni des sondages restreints. La mosquée de Koumbi Saleh est aujourd'hui mieux connue; elle a comporté au moins trois états successifs dans le temps, probablement à partir du X^e siècle; la superficie de la salle de prières permettait à plus de 2 000 personnes de s'y rassembler; le décor intérieur et extérieur du monument commence à être connu.



En à peu près vingt années d'indépendance, la plupart des pays d'Afrique Noire ont, peu à peu, organisé leur recherche archéologique et entamé une politique de formation de chercheurs nationaux, là où elle n'avait pas été réalisée plus tôt. Les progrès des dix dernières années sont souvent importants et dans ce domaine plus que dans d'autres « la décolonisation » s'achève ; beaucoup reste à faire, des recyclages sont nécessaires, l'adoption de meilleures méthodes est indispensable ; mais beaucoup, déjà, est fait et cette livraison en témoigne. Comme dans bien d'autres domaines, les Anglo-Saxons se sont, les premiers, souciés de rassembler les informations disponibles, en Afrique (1) et hors d'Afrique (2). Il n'existe, pour le moment, rien d'équivalent en langue française (3) et l'on doit, le plus souvent, réaliser un difficile travail de regroupement d'articles et de publications très dispersés (4) ; cette carence constitue l'un des plus graves problèmes posés, aujourd'hui, à propos de ces recherches comme de bien d'autres : comment savoir, par exemple, que le plus ancien article sur les recherches néerlandaises, conduites à Bandiagara, est à rechercher dans un numéro de 1974 des *Études Maliennes* (5), ou qu'une réflexion critique sur l'archéologie du Mali a été réalisée dans la même revue (6). Autre exemple, parmi bien d'autres encore une fois, de dispersion : qui songerait à aller chercher dans le *Bulletin de la société française de photogrammétrie* un article cependant précieux pour les archéologues (7). Comment savoir que des informations historiques de la plus grande importance se trouvent dans un catalogue d'exposition récent (8).

Pourtant, l'activité est forte et importante en plus d'un cas. Madagascar, dont le musée abrite une forte cellule de recherche, dirigée par J.A. Rakotoarisoa, met au point un programme pluriannuel de travail et poursuit la formation de jeunes chercheurs malgaches capables de réaliser celui-ci (9). Le Burundi s'efforce de mettre un programme comparable au point (10). La Côte-d'Ivoire fait de même, dans la très active section d'archéologie de l'Institut d'art, d'archéologie et d'histoire de l'université d'Abidjan, sous l'impulsion de V.T. Diabaté (11). Un peu isolé jusqu'à présent, J.B. Kiethéga cherche, lui aussi, à structurer, en

programmes cohérents à long terme, la recherche en Haute-Volta ; son homologue nigérien, B. Gado fait de même au sein de l'Institut de recherche en sciences sociales. Au Bénin, le département d'histoire, que dirige F. de Médeiros, compte deux jeunes archéologues très actifs : A. Adandé et C. Adagba (12). On pourrait multiplier les exemples, en Mauritanie, au Sénégal, au Mali, au Cameroun, etc.

C'est désormais, à partir de ces institutions et des programmes qu'elles établissent que doit être conçue une collaboration, toujours souhaitée lorsqu'elle n'est ni paternaliste, ni inégale, de chercheurs français.

Il serait injuste de ne pas dire que la mise en place de ces structures et des personnes a été rendue possible par le long et patient effort de plusieurs ministères, organismes et universités de France et de Belgique, parmi d'autres pays (13).

La présente livraison n'a d'autre ambition que de mettre à la disposition des chercheurs et enseignants africains certains éléments d'information dont ils ont besoin pour suivre cette recherche en constante progression. Il n'est pas question de tout dire et cette revue ne recueille pas de comptes rendus scientifiques exhaustifs. On n'y trouvera rien sur Djibouti (14), le littoral de la mer Rouge (15) ou les Comores (16) ni sur d'autres recherches en cours et qui seront publiées dans les prochaines années (17).

A elles seules, la préhistoire et la protohistoire de l'Afrique mériteraient un cahier. Beaucoup de résultats s'accumulent, depuis les découvertes si remarquables effectuées en Afrique Orientale (18). La direction de travaux du professeur G. Camps a, dans ce domaine, conduit récemment, à la soutenance de thèses de 3^e cycle de valeur (19). Il convient aussi, bien évidemment, d'attacher le plus grand prix à la monumentale thèse du professeur H. Hugot, en cours d'édition (20). De même, la Rcp 322 du C.n.r.s. a dans ce domaine, comme dans beaucoup d'autres, enrichi les connaissances sur le Niger (21) ; ses projets rejoignent et complètent ceux du Centre de recherches africaines de Paris I, en particulier dans le domaine de la métallurgie ancienne du fer et du cuivre en Afrique de l'Ouest. Bien entendu, enfin, et très minutieusement, on ne peut se dispenser, pour « suivre » les questions dans ce vaste domaine, de consulter régulièrement le *Bulletin de l'Association sénégalaise* pour l'étude du quaternaire africain (Asequa) (22).

On s'interroge, à bon droit, sur ce que doit être, pour l'Afrique, la recherche archéologique : beaucoup de passion, quelques intérêts ont parfois obscurci le débat. Il faut le laisser ouvert et large pour ne pas se tromper et ne pas tromper.

Deux travaux récents permettent, par leur exemplarité et leur nature même, de se poser d'utiles questions. L'un, français, porte sur le site de Tondidarou, au Mali (23). Il fait apparaître de manière saisissante combien les micro-analyses de laboratoire appliquées à un sondage très réduit peuvent soulever de questions de grand intérêt. Trois mesures des températures de cuisson d'un dôme

externe d'argile cuite qui surmonte l'un des tumulus sondés indiquent que, volontairement, cette couche a été cuite de dessous, constituant une carapace protectrice ; les datations au 14 C situent la base du sondage réalisée entre 580 et 695 : d'un coup, Tondidarou bascule vers un passé pré-islamique qui en accroît encore l'importance. Rien de plus, mais rien de moins. Tout reste à travailler : l'ampleur du site, ses secrets culturels, l'importance des inhumations, les techniques de fabrication des objets enfouis ; mais on sait maintenant bien à quel moment remonte tout ce que l'on peut trouver à Tondidarou et que les mégalithes ne constituent pas la pièce historique la plus intéressante de ce site. Peu de travail de chantier, mais des méthodes scientifiques très précises, dans ce cas : une série d'indices essentiels mais pas de substance historique encore. Le sondage a permis les travaux de laboratoire ; ceux-ci éclairent le travail futur des fouilleurs (24).

Le deuxième exemple n'est pas moins intéressant : il s'agit de la partie déjà publiée des recherches effectuées dans la région de Djenné par S. et R. McIntosh (25). A partir de sondages étendus, conduits selon les excellentes techniques de fouille anglo-saxonnes, en particulier, par identification de « contextes archéologiques » cohérents, sur le site de Jenné Jenou, les deux chercheurs montrent qu'une ville s'est développée en ce lieu, au moins après 400 et au moins jusqu'en 1500. L'utilisation rigoureuse des contextes stratigraphiques, des datations 14 C (26) et des analyses de laboratoire conduit les auteurs à construire, à partir des informations rassemblées, une vaste hypothèse relative aux phases d'évolution de la cité (27). Il est désormais acquis, au minimum, que Jenné Jenou existait comme ville d'échanges avant les grandes traversées marchandes du Sahara à l'époque musulmane : la démonstration, sérieusement étayée par des enquêtes sérielles très sérieuses semble inattaquable.

Mais, et les chercheurs l'ont senti qui sont retournés travailler à Jenné Jenou pour accroître considérablement leur stock d'informations, les séries réalisées sont trop partielles, s'appuyant parfois sur des exemples très peu nombreux, pour que des conclusions historiques très solides soient tirées des premiers travaux, quelle qu'ait été la qualité de ceux-ci. On peut risquer dans ce cas une comparaison avec la méthode de traitement de l'informatique : la solidité des réponses dépend de l'ampleur et de la qualité de base des données fournies à la machine, lorsqu'on l'interroge. Or, à Jenné Jenou, l'information de base publiée, même si elle est très finement traitée, souffre d'une certaine insuffisance d'homogénéité, stratigraphiquement et quantitativement, et ce fait conduit parfois à redouter la trop grande certitude dans l'affirmation.

Il en est ainsi, par exemple, des céramiques (à la fois pour ce site et pour la comparaison, souhaitable, avec celle d'autres sites), des informations relatives à la consommation de plantes et de viandes, à l'organisation de l'espace urbain, à la construction des habitations. Ici on atteint l'un des points cruciaux des discussions en cours : jusqu'où faut-il **fouiller** pour obtenir des informations statistiquement significatives ? Faut-il se contenter de quelques sondages, à partir de quoi construire des **modèles** (28) — c'est la tentation de certains archéologues très soucieux de typologie et d'autonomie face à

l'histoire (29) — ou faut-il chercher, dans la nuance et les larges séries qui constituent les matériaux contradictoires dont, aujourd'hui, se sert l'historien, à répondre aux exigences de celui-ci. On ne gagne rien à compliquer le débat en parlant d'autonomie scientifique de l'archéologie ou de dépendance de l'archéologie, science auxiliaire, par rapport à l'histoire. Mais le débat est vrai, fondamental ; il a des implications méthodologiques et aussi financières. Il paraît intéressant d'emprunter aux McIntosh un exemple concret. Ils pensent avoir découvert un « poids de poterie à peser l'or » (pottery goldweight) (30) ; l'image qui en est fournie, p. 252, peut tout aussi raisonnablement conduire à l'hypothèse qu'il s'agit d'un tessou aménagé de céramique destiné à préparer une fusaïole ou un poids de filet ; le poids (7 g) n'est nullement significatif : il est utile d'avoir pensé à un poids d'or, mais dangereux, scientifiquement et en l'absence de toute série qui confirmerait, de ne donner que cette hypothèse.

Les deux exemples analysés rapidement, mettent en relief quelques-uns des plus difficiles et des plus controversés des problèmes relatifs, en Afrique, aux rapports de l'archéologie et de l'histoire. Dans un contexte historique où l'archéologie est le seul pourvoyeur de sources relatives à des millénaires du passé africain, il n'est pas possible de la réduire, certes, au rôle de simple science auxiliaire, mais il n'est pas possible, non plus, de lui laisser une totale autonomie parce que l'établissement des grilles de lecture de l'histoire africaine dépend d'elle. Beaucoup de querelles d'école ou de personnes tomberaient si l'on acceptait, humblement, les conséquences évidentes de cet état de fait. Sans l'archéologie, il n'y aura jamais d'histoire, passé, par régression, le cap des XI-XII^e siècles ; réciproquement, sans l'histoire, l'anthropologie culturelle, la sociologie, l'archéologie ne serait qu'une science de laboratoire satisfaisante pour les seuls initiés, si elle se repliait sur ses seuls objectifs et ses seules méthodes.

Un historien que l'on prive de l'archéologie, en Afrique, est aveugle et sourd à l'essentiel du passé de ce continent ; un archéologue qui perd de vue les objectifs de l'historien cesse vite d'être en contact avec la « demande d'histoire » des peuples d'Afrique. Or, ceux-ci, gardons-nous de l'oublier, sont les récepteurs privilégiés de la découverte de leur passé, avant les autres peuples du monde et avant les soucis érudits des chercheurs.

Dépassées les querelles de disciplines, il est bien évident que la collaboration des techniques de terrain et de laboratoire les plus fines est nécessaire à l'organisation de la recherche archéologique et historique africaine. Nul, historien et archéologue ou archéologue « pur » ne saurait s'éloigner sans danger, en Afrique pas plus qu'ailleurs, de la nécessité d'un constant recyclage dans ce domaine. La part des techniques fines s'accroît de plus en plus dans la détermination, l'identification et la restauration des objets de toute nature découverts à la fouille (31). L'ouverture, croissante et sympathique, des laboratoires scientifiques aux questions, au départ peu fondées, des archéologues a abouti à des collaborations fructueuses et qui doivent être poursuivies et approfondies (32). Deux exemples, récents, de « recherches de pointe » en laboratoires, en plus de celles essentielles qu'apporte le volume signalé dans la note précédente, montrent les progrès que ces recherches permettent de

réaliser en histoire de l'Afrique. Un ensemble de travaux, en Mauritanie, au Sénégal, en Côte-d'Ivoire, au Nigeria (33) porte sur les bronzes au plomb : ils ne constituent encore qu'une série incomplète dans le temps et dans l'espace mais montrent l'importance de cette technique de fabrication du bronze, hors de tout contact avec l'Europe ancienne ou médiévale. Une sérieuse occasion de réfléchir nous a été fournie pour ce qui est du rôle joué par l'or du Soudan dans le monnayage musulman par un article de R. Messier (34) ; d'autres travaux sont en cours, qui vont confirmer ou modifier les conclusions de cet auteur ; grâce à de telles recherches, qui nécessitent l'appel à des laboratoires très spécialisés, la question de la commercialisation de « l'or du Soudan » sort peu à peu du domaine de l'imaginaire pour entrer dans celui d'une histoire raisonnablement quantifiable.

Toutes les expériences récentes montrent qu'aujourd'hui l'essentiel des découvertes, à propos de l'Afrique comme pour n'importe quelle autre région du monde, n'est plus réalisé sur le chantier, où il importe cependant que soient adoptées de vigoureuses méthodes de fouille, d'enregistrement et de conservation, mais **après la fouille** et tout spécialement avec l'aide des laboratoires de sciences exactes, physiques ou de la nature (35). Une science nouvelle est née de ce constat : l'archéométrie, dont aucun chercheur ne peut ignorer l'existence s'il veut travailler sérieusement (36). L'irruption, difficilement prévisible il y a quarante ans, parfois même moins, des travaux de laboratoire dans la recherche archéologique a certainement conduit un nombre non négligeable de jeunes chercheurs archéologues à la certitude qu'il fallait en finir avec les « vieilles méthodes » des anciens et avec la dépendance à l'égard des sciences humaines, trop subjectives, trop gênées par l'absence de dossiers scientifiques incontestables. Ce mouvement, justifié et compréhensible, doit être pris au sérieux : il n'est pas possible aujourd'hui de travailler à la recherche archéologique africaine sans s'initier régulièrement aux méthodes nouvelles de prospection, de fouille, de laboratoire, qui se développent très rapidement dans le monde. Cela donne un tour, exigeant, coûteux et long à la formation des chercheurs : il faut le savoir et en tenir compte dans la programmation de cette formation. Parce que cette formation conditionne la validité même des résultats obtenus, qui, eux, constituent la seule chance de restituer l'essentiel du passé africain.



Pendant longtemps, au moins dans la région « francophone » de l'Afrique, l'archéologie s'est développée de manière rudimentaire, sans contact avec les recherches poursuivies, sous le même nom, dans d'autres régions du monde. Il n'y a guère qu'une dizaine d'années que cet isolement a commencé à cesser grâce en partie aux efforts de la direction de la recherche au ministère français de la Coopération (37) et avec le concours des chercheurs engagés dans un lourd, ingrat et peu spectaculaire effort de travail sur le terrain pour lequel il n'y avait pas, voici dix ans encore une concurrence importante... et de « popularisation des objectifs et des résultats » de l'archéologie auprès des gouvernements et des populations. Colloques, rencontres, publications ont mis ce travail en pleine lumière, et l'ont exposé à

l'impatience et à la critique, souvent injuste, de chercheurs étrangers à l'Afrique et inquiets du retard méthodologique que comportait, il y a dix ans, la recherche archéologique africaine. Tout valait mieux que l'isolement des premières décennies du *xx^e* siècle, même si la violence des réactions enregistrées depuis 1970 à propos de ce qui avait été fait, en Afrique, avant cette date, était parfois peu justifiée. Qu'importe. La situation actuelle est saine : des chercheurs africains se sont formés, des thèmes de recherche se sont clarifiés, l'homogénéisation des méthodes, au meilleur niveau, est en cours de réalisation, des résultats déjà spectaculaires ont été obtenus.

Il est vrai de dire que la recherche archéologique, pour les époques historiques, a d'abord été conditionnée, en Afrique, par les questions que se posaient les historiens. Il était probablement inévitable qu'il en soit ainsi au départ. Au demeurant, le questionnement des historiens n'a rien ni de désagréable ni d'inutile : insister encore, par exemple, pour que la fouille apporte les informations qu'elle seule peut apporter au Darfur, autour du Tchad, à Tadamakka, (Es-Sùq) à Tahart, à Sijilmâsa, n'est devenu ni démodé, ni secondaire.

Il est bien évident qu'un axe essentiel de recherche, fondé sur l'archéologie, est né de là, qui concerne les échanges, de toutes natures, entre les diverses régions du continent. Migrations humaines, migrations des techniques, échanges des produits, développement urbain n'ont pas fini, de ce point de vue, d'être d'actualité.

Plus récemment, le désir de rationaliser la recherche archéologique a conduit à modifier la démarche initiale, à établir, avant toute fouille, un fichier des sites et une série de cartes archéologiques (38) par enquête systématique sur photo aérienne et au sol. Ainsi a-t-on procédé, ces dernières années, dans plusieurs pays d'Afrique, en même temps qu'apparaissaient des enquêtes préalables à la fouille, dont on trouvera un exemple ci-après. Cette politique de base se développe partout ; elle était nécessaire, même si elle ne constitue pas une fin en soi.

L'enquête sur les villes historiques, lieux privilégiés de l'échange, de la division du travail et de la différenciation sociale se développe, elle aussi (39) ; il ne semble pas que les résultats déjà atteints conduisent à renoncer à ce genre de recherche ; bien au contraire, elle trouve une expression naturelle à la fois vers l'histoire économique de l'Afrique et vers une étude anthropologique de l'aménagement de l'espace à travers le temps, qui concerne aussi bien les campagnes que les villes (40). De toute autre manière, pour la première fois à ce niveau, en Afrique de l'Ouest, se met en place une enquête systématique sur les métaux : or, fer, cuivre (41) ; il était temps, dans ce domaine, de combler un retard très grave (42). La recherche sur la très vieille production céramique prend, elle aussi, de l'ampleur.

La collecte, l'étude en laboratoire, les classements typologiques progressent, à partir des fouilles, dans toute l'Afrique entre Sahara et Zaïre ; mais aussi les précieuses monographies sur les productions actuelles, mines d'informations et de comparaisons (43).

Bien entendu, en dehors de ces quelques axes importants et cohérents, il reste place pour beaucoup d'enquêtes ponctuelles, aussi fructueuses que celle de Daïma (44), celle des Toguéré de la région Mopti (45), celle de Sanga (46).

C'est sur ce fond, très largement ouvert, de problématique et d'enquêtes en cours que nous avons cherché, par ce numéro, à donner un aperçu. Partiel, donc involontairement partiel; ponctuel, donc à l'inverse de la préoccupation de synthèse développée ci-avant. Mais le premier aperçu, au fond, depuis la thèse de R. Mauny il y vingt ans.

Nous n'avons pas voulu donner ici une place quelconque à des recherches telles que celles qui ont été et sont conduites à Tegdaoust ou à Koumbi Saleh; des publications volumineuses sont prêtes sur ces sites: on pourra bientôt se faire une opinion sur ce qu'ils ont déjà apporté à notre connaissance de l'histoire africaine. Les comptes rendus d'ouvrages importants, récemment publiés, qui figurent dans ce numéro compléteront l'information des lecteurs: nous les avons souhaités simples, non érudits et utiles.

L'information qui suit est regroupée en trois grands ensembles:

- **Le premier** apporte quatre réflexions, de natures diverses, sur l'archéologie à Madagascar, au Mali, au Niger;

(1) Publication du *West African Journal of Archaeology* qui en est aujourd'hui à sa septième année de parution au Nigeria. Azania joue le même rôle pour l'Afrique orientale.

(2) *Nyame Akuma*, a Newsletter of African Archeology est publiée deux fois par an (n° 18, mai 1981) aux États-Unis, au Canada et en Grande-Bretagne.

Dans le domaine de la vulgarisation et des synthèses, on trouvera, de même, des articles importants dans la revue *World Archaeology*.

(3) A de rares exceptions près, dont une remarquable; la revue italienne *Orientalia* publie régulièrement, en français, sous la plume du professeur J. Leclant, un tableau très complet des recherches effectuées dans les vallées du Nil.

(4) L'ambition des *Nouvelles de l'Archéologie* publiées trimestriellement par la Maison des Sciences de l'Homme, 56, boulevard Raspail, Paris (n° 5, août 1981) est d'accueillir, à l'avenir, les informations relatives aux recherches effectuées en Afrique.

(5) Huinziga J., Bedaux R.M., *Recherches sur l'histoire malienne (Dogon-Tellem), Études Maliennes*, 1973, n° 7, pp. 70-81.

(6) Hervé M.-P.: A propos d'un projet de fonctionnement d'un Centre de recherches archéologiques *Études Maliennes*, 1973, n° 7, pp. 70-81; Sanogo K, *Réflexion sur la situation de la recherche archéologique en République du Mali. Études Maliennes*, 1974, n° 9, pp. 85-89.

(7) Hurault J.: une application de la photo interprétation à l'archéologie de l'Afrique tropicale: la reconstitution des modes de peuplement et de systèmes agraires disparus. Exemple de l'Adamavva occidentale (Cameroun, Nigeria), *Bulletin n° 75 de la Société Française de Photogrammétrie et de Télédétection*, 1979-3, pp. 6-47.

(8) B. de GRUNNE: Terres cuites anciennes de l'Ouest africain. Louvain-la-Neuve, Institut supérieur d'Archéologie et d'Histoire de l'Art, 1980. L'information a été, pour l'essentiel, reprise dans *Balafon*, revue d'Air Afrique, n° 53, 4^e trimestre 1981, p. 10-16.

(9) La revue *Taloha*, qui en est à son huitième numéro, continue de fournir aux chercheurs du monde entier le moyen de s'informer sur les résultats atteints et les objectifs.

(10) *Culture et société*, Revue de civilisation burundaise, publie les comptes rendus des travaux commencés. Par exemple, n° 4, 1981, pp. 75-81: La fonte du fer à Kangozi. Une analyse du minerai de cette région, réalisée par le Musée lorrain du fer, à Nancy, montre qu'il

s'agit d'une hématite dont la teneur en fer dépasse 70 %.

(11) Faute d'une publication spécialisée, il faut chercher les résultats dans divers périodiques publiés à Abidjan. Tout récemment, l'apparition de cahiers de l'I.a.a.h. laisse espérer que des livraisons seront consacrées à l'archéologie.

(12) Université Nationale du Bénin. Département d'Histoire et d'Archéologie, Guide des études historiques, 1981.

(13) En plusieurs autres occasions, le signataire de ces lignes dira, prochainement, ce qu'il en est de ce point de vue, du passé récent. Dès maintenant, on peut se faire une idée de ce que sont, par exemple, les contributions françaises à ces travaux en consultant:

— L'enseignement archéologique en France. Centre de recherches archéologiques Valbonne, 1980.

Et aussi: *Annuaire Cnrs, Sciences de l'Homme*, 1980-1981: Études africaines en Europe, bilan et inventaires. Agence de coopération culturelle et technique, Paris, Karthala, 2 volumes, 1981, 653 et 712 p.

(14) *La Nation de Djibouti*, 16 juillet 1981, p. 5: Djibouti s'engage dans la recherche archéologique.

(15) Mission soudano-française dans la province de la mer Rouge (Soudan), Rapport de mission, 1981, Maison de l'Orient méditerranéen, Lyon, 1981, 79 p. J. Leclant: l'exploration des côtes de la mer Rouge; A la quête du pays de Pount et des secrets de la mer Érythrée, *Annales d'Éthiopie*; 1978, XI, p. 69-73.

(16) Travaux en cours sous la conduite du professeur P. Vêrin.

(17) Dès maintenant on peut annoncer qu'un autre numéro sera plus spécialement consacré à l'Afrique équatoriale.

(18) Il est commode de faire le point grâce au tome 1 de l'Histoire générale de l'Afrique. Unesco, Paris, 1980.

(19) Thierry Tillet. Contribution à l'étude des industries paléolithiques du bassin tchadien septentrional, Aix, 1980. Bruno Chavanne: Recherches archéologiques sur la moyenne vallée du Sénégal, 2 tomes, Aix 1980, qui débordent largement sur les périodes historiques. Voir aussi: D. Grébenart, La préhistoire de la République du Niger, État actuel de la question, *Recherches sahariennes*, Nouveau Cahier Gls, Aix-Marseille, Cnrs, 1979.

(20) Le néolithique saharien. Université de Paris X, 4 volumes dactylographiés, 1979, 888 p.

- **Le deuxième**, le plus développé, comporte sept études, prises dans diverses régions du continent, d'auteurs africains, malgaches ou européens. On cherche ainsi à montrer la diversité des enquêtes entreprises et des résultats obtenus; et surtout, à mettre à la disposition des enseignants africains un matériel d'information neuf et de nature à éveiller l'intérêt et l'attention des Africains de tous âges (47);
- **Le troisième** montre, à l'aide de quatre études, que des problématiques très diverses peuvent conduire vers la recherche archéologique et les informations qu'elle apporte. Il n'est pas indifférent qu'une expérience de recherche de base, avec des élèves, soit ici évoquée, ni qu'un géographe montre une voie à suivre.

Tout, ou à peu près, reste à faire pour arracher le passé au sol africain, avec prudence, avec intelligence, avec patience. Du moins ces exemples montreront que, désormais, Africains et Malgaches peuvent conduire eux-mêmes leur problématique et leur recherche.

Jean DEVISSE,
Professeur de l'Histoire de l'Afrique,
Université de Paris I.

(21) Cnrs: Civilisations et environnements entre Air et Tilemsi, du pléistocène à l'époque actuelle. Projet pour la définition d'une nouvelle formation de recherche, Paris, 1980. Voir aussi: Cnrs Rcp. 322. Opération métallurgie. Documents 0 (1980) et 02 (1981).

(22) N° 58-59, décembre 1980.

(23) P. Fontes, A. Person, J.-F. Saliège: Prospection et études analytiques de sites archéologiques dans le delta intérieur du Niger (Mali). Rapport de mission, février-mars 1980, avec un résumé dans les *Comptes rendus de l'Académie des Sciences de Paris*, T 291, 8 décembre 1980, Série D, pp. 981-984. On joindra utilement à cet exemple celui, très proche, qu'a publié Randi Haland: Man's role in the changing habitat of Mema during the old Kingdom of Ghana. *Norwegian Archaeological Review*, 13, 1980, pp. 31-46.

(24) Lorsque la prudence scientifique, dans de tels domaines, n'est pas respectée, les conclusions peuvent se révéler fragiles. Il est, par exemple, intéressant de suivre le débat, qui s'est développé au Ghana, à propos de la « culture de Kintampo »; l'attribution de celle-ci, à telle ou telle époque de l'histoire, varie beaucoup, faute d'avoir eu, peut-être, la patience d'attendre un nombre suffisant d'indices sûrs avant de conclure. En Afrique plus encore qu'ailleurs, toute généralisation hâtive est anti-historique; elle hypothèque l'avenir, tellement est grand l'appétit pour les informations et les découvertes qu'un public passionné et légitimement attentif absorbe sans avoir le moyen de les critiquer.

(25) Susan Keech et Roderick J. Mc Intosh: Prehistoric investigations at Jenne, Mali, Cambridge Monographs in African Archeology 2 - BAR International Series 89 (ii) 1980 - 2 volumes.

(26) A propos des questions que soulèvent ces datations, il faut lire, récemment: G. Delibrias, J. Evin, Y. Thommeret, IX^e Conférence internationale du Radiocarbone et corrections des dates 14 C, *Bulletin de Liaison de l'Association Sénégalaise pour l'Étude du Quaternaire Africain (Asequa)* n° 52-53, 1978, pp. 7-10.

(27) Voir en particulier I, pp. 188-192.

On consultera également avec beaucoup de profit, de R. Mc Intosh, *Archaeology and mud wall decay in a West African Village*, *World Archaeology*, 1974, pp. 154-171 (à propos de Begho au Ghana).

(28) Exemple de raisonnement par constitution de modèles: R. Mc Intosh, dans *Sankofa*, 1976, pp. 45 sq.

(29) Il n'est sans doute pas inutile de rappeler

ler ici à quelles conclusions contestables et contestées se sont exposés quelques archéologues concluant trop vite à partir de l'étude de quelques échantillons de céramiques, en Afrique orientale et méridionale, sur l'expansion des Bantouphones. Le plus récent état de la question, par un historien, se trouve dans Phillipson, *The later prehistory of Eastern and Southern Africa*, London, 1977, et le dossier de la discussion reste très ouvert, comme l'a montré un colloque réuni récemment à Paris.

La tentation a été évitée de justesse de recommencer à raisonner en matière de circulation des céramiques, comme on l'avait fait pour l'Afrique orientale : voir Fillipowiak : Niani (compte rendu dans cette livraison), p. 453. Le besoin de « modèles » — ou de problématique — très acceptable pour un esprit de culture anglo-saxonne devient vite dangereux dans les régions de culture « française » où la tentation est constante d'absolutiser l'hypothèse de travail pour en faire une certitude démontrée.

(30) I, p. 161.

(31) Bel exemple récent : R. Bedaux et R. Bolland, *Tellem : reconnaissance archéologique d'une culture de l'ouest africain au Moyen Age : les textiles*, *Journal des Africanistes*, L, 1980, pp. 9-24.

(32) Un exemple important : La céramique médiévale en Méditerranée occidentale, X-XV^e siècles, Valbonne 11-14.IX.1978, Paris, Cnrs 1980, 465 p. Voir le compte rendu ci-après.

(33) Voir par exemple : A. Ravisé et G. Thilmans, *A propos d'une clochette trouvée à Sintiou Bara (Fleuve Sénégal)*, *Notes Africaines*, 159, juillet 1978, pp. 54-59 et Th. Shaw : *Igbo-Ukwu, An account of archeological Discoveries in Eastern Nigeria*, London, 2 vol. 1970, en particulier pp. 289-295.

(34) R.A. Messier : *The Almoravids. West African Gold and the Gold Currency of the Mediterranean Basin*, *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, XVII, 1974, pp. 31-47.

(35) Information récente : L'archéologie aujourd'hui, sous la direction d'Alain Schnapp, *Bibliothèque d'Archéologie*, Paris, 1980, et J.-Cl. Gardin : *Une archéologie théorique*, Paris, 1979.

(36) Depuis près de vingt-cinq ans, une revue de langue anglaise *Archaeometry* publie les résultats des recherches internationales dans ce domaine. *La Revue d'Archéométrie*, de langue française, a commencé à publier un numéro annuel en 1977 (Université de Rennes, avenue du Général-Leclerc, 35042 Rennes Cedex).

(37) Il faut consulter la brochure établie avec l'aide de cette Direction, après le Colloque de mai 1978, à Valbonne : *Les recherches archéologiques dans les États d'Afrique au sud du Sahara et à Madagascar*. Cnrs Sophia Antipolis, 1978, 193 p.

(38) On peut rappeler ici l'exemple, aujourd'hui bien connu, de la cartographie générale des sites « Sao » des abords du lac Tchad publiée, au Cnrs, par J.-P. Lebeuf.

Dans ce domaine, le Soudan donne le bon exemple. Voir F. Hinkel : *Archaeological map of the Sudan*. In : *The Libyan Desert*, 1979, Akademische Verlag, Berlin.

(39) Du nord au sud et de l'ouest à l'est, rien que pour ces dernières années : Azugi, Aoudaghost, Ghana, les sites urbains du Sénégal moyen, Niarni, Djenné, Gao, Kong, Begho, Ifé, Bénin, parmi bien d'autres.

(40) M. Christian Seignobos, naguère enseignant à l'Université du Tchad, aujourd'hui chercheur au Cnrs, s'est fait une sorte de spécialité de ce genre d'études. Voir, par exemple : *Paysage de parcs et civilisations agraires (Tchad et Nord-Cameroun)*, *Annales de l'Université du Tchad*, numéro spécial, septembre 1978 ; et *l'Architecture traditionnelle du Nord-Cameroun*, en cours de publication.

De même, dans une direction également importante, l'attention prêtée aux techniques et aux matériaux de construction se développe : voir par exemple l'article de L. Prussin dans les *Mélanges en l'honneur de R. Mauny : Building Technologies in the West African Savannah*, dans : *Le sol, la parole et l'écrit*, Paris, 1981, pp. 227-245.

(41) Il faut rappeler ici le beau travail réalisé par J.B. Kiethega sur l'or de la région de Poura (Haute-Volta) : thèse de III^e cycle soutenue en

1980 et qui sera publiée. Les travaux de N. Lambert sur la Mauritanie et de l'équipe de G. Calame Grialme sur le Niger ont renouvelé la question du cuivre. J.B. Kiethega a choisi de travailler, pour sa thèse de Doctorat d'Etat, sur le fer ; une enquête pluridisciplinaire (Cnrs) est ouverte sur la métallurgie ancienne entre Air et Tilemsi ; un Colloque est organisé (Paris I) en 1982, sur les métallurgies anciennes (étude comparée) d'Afrique et des pays méditerranéens.

(42) Il suffit de se reporter à l'ouvrage dont P. Shinnie est l'éditeur : *The African Iron Age*, 1972, pour constater à quel point ce retard était important en Afrique occidentale. La recherche se transforme d'ailleurs partout, dans cette direction : voir Peter R. Schmidt, *Historical Archaeology. A structural Approach in African Culture*. London, 1978.

(43) En dehors d'exemples, récemment publiés dans : *Le sol, la parole et l'écrit*, *Mélanges en l'honneur de R. Mauny*, on trouvera bientôt dans un Cahier du centre de Recherches Africaines (Paris I), consacré à la céramique, une étude inédite sur la poterie de Savé (au Bénin). Une thèse de 3^e cycle en cours d'achèvement porte sur la production actuelle en pays djimini (Côte-d'Ivoire) ; d'autres travaux comparables sont en préparation.

(44) Voir R. Mauny, *Les siècles obscurs de l'Afrique noire*, Paris, 1970.

(45) R.A. Bedaux, Ts. Constandse-Westermann, L. Hacquebord, A.G. Lange, J.D. Van der Wals, *Recherches Archéologiques dans le delta intérieur du Niger, extrait de Palaeohistoria XX*, 1978, pp. 91-220.

(46) Plusieurs articles ont déjà été publiés sur les fouilles dans le *Journal des Africanistes* ; un volume est sous presse qui étudie en détail les textiles retrouvés.

(47) Contribution récente qui ne se trouve pas dans la bibliographie des articles retenus : J.-P. Lebeuf, *Travaux archéologiques dans les basses vallées du Chari et du Logone (1936-1980)*. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, 1980, pp. 636-656. Voir aussi, prochainement, une synthèse d'A. Marliac : *Recherches ethno-archéologiques au Diamaré, dans les Cahiers de l'Orstom*, probablement.

RECHERCHE EN AFRIQUE NOIRE

(L.A.P.M.O. - L.A. 164 du C.N.R.S.)

Les travaux archéologiques entrepris dans la partie méridionale du Sahara et le Sahel par les chercheurs du laboratoire d'anthropologie et de préhistoire des pays de la Méditerranée occidentale concernent la préhistoire récente et l'âge des métaux.

I. Fouilles de D. Grébénart au Niger : région d'Agades et de Teguida n'Tes-soum.

Mise en lumière de deux faciès néolithiques, le néolithique saharien (In Talayen I, Oroub, Tafidet) et le néolithique sahélien (Tchin Wasararen, Efewachsen).

Le site d'Oroub a livré une cinquantaine de vases entiers ou reconstituables et des figurines de terre cuite. Celui de Tafidet est une vaste nécropole dans laquelle les corps ont été accompagnés de bœufs sacrifiés.

La principale découverte est la reconnaissance d'une très ancienne métallurgie du cuivre, avec fourneau déjà très élaboré qui fut datée par le C 14 à Afounfoun, du début du II^e

millénaire avant J.-C. (2190 et 1970 avant J.-C.). Des fourneaux aussi complexes remontent, dans la vallée de Sekkiret, à la deuxième moitié du II^e millénaire.

D'autres fourneaux de plan circulaire et de forme plus simple sont plus tardifs, aussi D. Grébénart propose-t-il de reconnaître : un âge ancien du cuivre, ou cuivre I, avec fourneau à double ouverture, type Afounfoun, II^e millénaire avant J.-C., un âge récent du cuivre ou cuivre II, à fourneaux circulaires, I^{er} millénaire avant J.-C.

II. Travaux de B. Chavane dans la région de Podor (nord Sénégal).

Fouille de villages « métallurgiques » protohistoriques et médiévaux. L'étude minutieuse de l'environnement et les analyses sédimentologiques ont apporté la preuve que les buttes qui indiquent l'emplacement des villages étaient entièrement artificielles.

III. Travaux de F. Paris.

Étude anthropologique des restes humains néolithiques au Niger, et particulièrement ceux de Tafidet.

IV. M. Th. Tillet, assistant à l'université de Niamey a soutenu en février 1980 une thèse de 3^e cycle sur les industries paléolithiques du bassin septentrional du Tchad. Cette thèse souligne l'importance des industries acheuléennes et atériennes et améliore les typologies existantes sur les hachereaux.

V. M. R. Chenorkian, chercheur en coopération à l'Institut d'histoire et d'archéologie d'Abidjan, a commencé la fouille des amas coquilliers à l'ouest de la Côte-d'Ivoire.

VI. La région est couverte par l'Encyclopédie berbère qui lui a consacré plusieurs notices dans les cahiers parus : Abankor (cahier 11), Addax (23), Afarag (12), Affranchi (21), Agades (18), Agar (22), Aghoum Balgoren (17), Ahayuf (20), Air (3 et 14), Almoravides (19), Amazly (13), Amyar (15), Amzad (13), Aoudaghost (23), Aregema (18), Arguin (15), Arlit (16), Asedekkan (23), Aseggeles (15), Awkar (16), Azakka (14), Azalay (13 et 24), Azawagh (16), Azelik (24), Azeggay (16), Azgen (22), Graines sauvages au Sahel (4), Ifozouiten (10), Lambetet el Kbir (5), Temazlaït (7).